

calme et profond sommeil pour ne se réveiller que bien longtemps après le lever du soleil.

Périne avait résolu d'abord de passer la nuit auprès de son mari, mais Mme de Kéroual lui ayant fait comprendre que ce serait une inutile fatigue, elle s'était décidée à partager le cabinet où couchait Georgette, et, après tant de fatigue et d'angoisses, le sommeil ne s'était point fait attendre, mais un sommeil agité, fiévreux, peuplé de mauvais rêves et de sombres images.

Il n'avait fallu à la comtesse qu'un coup d'œil jeté sur les quasi haillons de Périne et de Georgette, pour lui faire comprendre que les hôtes accueillis par sa charité se trouvaient dans la plus profonde misère.

Le résultat de cette découverte fut que la saltimbanque, en ouvrant les yeux, vit sur une chaise, au pied de son lit, des vêtements d'une grande simplicité, mais presque neufs et parfaitement propres, pour elle-même, et un frais et charmant costume pour Georgette.

En présence de cette charité si ingénieuse, de cette attention si délicate et si touchante, Périne sentit un attendrissement profond s'emparer de tout son être; des larmes abondantes inondèrent ses joues, mais cette fois ce n'était pas le chagrin qui les faisait couler.

Elle s'empressa de quitter son lit, et, après être allée s'assurer dans la chambre voisine que le visage de son mari n'exprimait aucune souffrance, et que son paisible sommeil semblait devoir se prolonger encore, elle se livra aux détails minutieux d'une toilette inaccoutumée avec cette coquetterie toute féminine dont elle semblait avoir oublié depuis longtemps les secrets.

Une haute glace surmontait le marbre de la cheminée, et sur ce marbre avaient été placés, par les ordres de la comtesse, des peignes, des brosses, des savons, etc.

Périne accorda des soins particuliers à son admirable chevelure d'un brun fauve, naturellement ondulée, et si épaisse qu'elle n'en pouvait qu'à grand-peine rassembler dans ses mains la prodigieuse splendeur. Elle la divisa en plusieurs longues et lourdes nattes qui tombaient jusqu'à ses reins, et avec ces nattes, tordues autour de sa tête comme un casque aux reflets moirés, elle se fit une coiffure pittoresque et charmante, un peu bohémienne peut-être, mais qui certes aurait arraché des cris d'admiration à un peintre ou à un sculpteur.

Elle revêtit ensuite, avec un sentiment de bien-être inexprimable, le linge blanc et les vêtements apprêtés pour elle, et qui dessinaient les irréprochables contours de sa taille et de son buste, comme si la main d'une habile couturière les avait taillés à son intention.

Ceci fait, et comme Georgette venait d'ouvrir enfin les yeux et regardait avec étonnement les tentures de cette chambre inconnue, si différentes des affreux galetas d'auberges borgnes dans lesquels elle avait l'habitude de se réveiller, Périne s'occupait de procéder à la toilette de l'enfant avec les mêmes soins qu'elle venait d'apporter à la sienne.

Et Dieu sait quel délire s'empara du cœur de la mère en voyant devenir plus adorable encore, sous ce costume frais et printannier, l'adorable *baby* dont nous avons tracé un croquis rapide dans l'un des premiers chapitres de ce livre.

Le cabinet où Périne et Georgette venaient de passer la

nuit avait deux issues, l'une sur la chambre bleue, l'autre sur un couloir qui desservait une partie du rez-de-chaussée de la maison.

On frappa doucement à cette dernière porte.

Périne courut ouvrir et se trouva face à face avec la comtesse de Kéroual.

— Oh ! madame, balbutia-t-elle, j'attendais avec impatience le moment où il me serait permis de vous remercier. Mais ce que mon cœur sent profondément, ma bouche ne sait pas le dire... les mots me manquent pour vous exprimer ma reconnaissance profonde... infinie...

— Chut ! chut ! interrompit la comtesse en souriant, pas un mot de plus à ce sujet, si vous ne voulez pas me désobliger. J'ai fait mon devoir, voilà tout ; et c'est moi qui suis bien heureuse d'avoir pu venir en aide à un bon et brave cœur comme le vôtre.

Mme de Kéroual, en disant ce qui précède, leva les yeux sur Périne et s'arrêta comme éblouie. Quelques heures de sommeil, une coiffure soignée, des vêtements propres, avaient suffi pour opérer une si complète métamorphose que c'est à peine si elle reconnaissait la jeune femme.

— Ah ! fit-elle avec une admiration naïve à laquelle il lui fut impossible d'imposer silence ; ah ! que vous êtes belle !

Périne devint pourpre ; elle baissa la tête, et prit machinalement Georgette dans ses bras comme pour la présenter à la comtesse.

— Toi aussi, madame, tu es bien belle ! s'écria la petite fille à laquelle les paroles de Mme de Kéroual n'avaient point échappé ; embrasse-moi.

— De tout mon cœur ! répliqua la comtesse en riant et en appuyant ses lèvres sur les joues roses et blanches du délicieux bébé qui lui jeta les bras autour du cou et lui rendit avec usure ses baisers.

— Cette chère enfant est aussi gracieuse que jolie, reprit la comtesse. Ma fille à moi, ma petite Marthe, sait depuis un instant qu'elle aura ce matin, pour ses jeux, une compagne de son âge et elle est presque folle de joie.

— Tu as une petite fille, madame, demanda Georgette qui accoutumée à vivre pour ainsi dire en public, et à voir presque sans cesse beaucoup de monde autour d'elle, ne brillait point par la timidité.

— Oui, mon enfant, répondit la comtesse.

— Pas plus grande que moi ?

— Juste de la même taille.

— Et je jouerai avec elle ?

— Certainement.

— Et elle a des joujoux ?

— En quantité.

— Et elle me les prêtera ?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Et ce sera bientôt ?

— Dans un instant.

Georgette se mit à s'agiter dans les bras de sa mère en frappant ses deux mains l'une contre l'autre et en s'écriant :

— Quel bonheur ! quel bonheur ! et que je suis contente !

— Maintenant, demanda la comtesse, parlons de choses vraiment sérieuses. Comment va notre blessé ?

— Aussi bien que possible, du moins je l'espère. Je suis